Ami du Clergé du 12 novembre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Conférences d'actualité. — I. Communisme et religion, 673.
Cours de prônes sur les Evangiles *(fin)*. — LXVII. *25e et dernier Dim. après la Pentecôte :* La justice de Dieu, 678.
Pour la fête de S. André. — Les joies de l'effort, 679.
Pour une Profession religieuse. — Suivre Jésus, 681.
Pour une Adoration perpétuelle. — Le salut par l'Eucharistie, 684.
Les personnages évangéliques. — LXXXVII. Sainte Marie-Madeleine, 686.

CONFÉRENCES D'ACTUALITÉ

I

COMMUNISME ET RELIGION

SOMMAIRE. — Avances des Communistes et défiance de l'Eglise. — 1. *Dieu selon le Communisme.* Haine de la religion ; Sans-Dieuisme militant ; instruction antireligieuse des enfants ; persécution contre le clergé. — 2. *L'homme selon le Communisme.* Ce que pensait Taine de l'influence du Christianisme sur la moralité ; Lénine et Gide lui donnent raison. La grande misère de la femme et de l'enfant. « Ils s'y habitueront, » répond le Communisme.

Il existe un problème religieux, chrétien, du Communisme. Pareille affirmation n'eût pas manqué de faire sourire il y a un an, et celui qui chez nous l'eût risquée n'aurait pas manqué de se faire traiter de rêveur. Mais depuis lors, il s'est produit un fait nouveau. L'aversion déclarée, violente même, du Parti communiste pour la religion sous toutes ses formes, s'est muée soudain en une sympathie quelque peu exubérante, sinon pour le catholicisme, au moins pour les catholiques. Ce qui nous vaut des déclarations d'amitié auxquelles, certes, nous ne nous attendions pas hier :

« Le Parti communiste s'honore de ne connaître qu'un seul mot d'ordre : *Unir*. Nous avons travaillé avec passion à l'unité de la classe ouvrière, proposant et faisant heureusement accepter le pacte d'unité d'action qui nous lie à nos frères socialistes... Nous te tendons la main, catholique, ouvrier, employé, artisan, paysan, nous qui sommes laïques, parce que tu es notre frère et que tu es comme nous accablé par les même soucis [1]. »

Si ce texte est le plus connu, on en citerait aisément vingt autres rendant le même son. Et c'était bien dommage pour leurs auteurs que ces protestations nous fussent prodiguées à la veille d'une consultation électorale. On est devenu méfiant sur tout ce qui se dit ou s'écrit à ces heures-là. Aussi n'est-il pas étonnant que ces appels aient éveillé tout autre chose que de l'enthousiasme chez nous et chez nos chefs spirituels,... au grand étonnement, semble-t-il, des prédicateurs communistes :

« Il est assez difficile de comprendre pourquoi les dirigeants de l'Eglise catholique, dont on sait qu'elle proclame la charité comme principe supérieur, puissent faire passer des considérations partisanes avant l'action indispensable pour soulager la misère humaine. On combat les communistes, et à défaut de trouver quoi que ce soit à redire aux mobiles qui les guident quand ils travaillent à unir la jeunesse, on leur fait une sorte de procès d'intention. Lorsque les jeunes communistes tendent une main fraternelle aux jeunes catholiques, ils se gardent bien de railler en quoi que ce soit leurs convictions ou de suspecter leur bonne foi... Lorsqu'il s'agit de venir en aide à des hommes qui souffrent, aucune considération ne peut diviser ceux qui dans la fraîcheur de leur jeunesse cherchent à s'unir. C'est pourquoi nous entendons continuer à faire appel à l'union de la jeunesse, car là est le chemin de son salut, et les jeunes chrétiens regretteront certainement comme nous le communiqué de l'Archevêché de Paris qui place l'anticommunisme au-dessus de tout... [1]. »

Ce texte est à retenir, et devait être rappelé au début de ces Causeries qui voudraient y apporter une réponse. Car il nous sera bien facile de montrer qu'il n'y a là aucun procès de tendance, le communisme nous fournissant lui-même les raisons les plus décisives de lui refuser notre confiance. Nous n'avons que l'embarras du choix.

Aussi, pour aller droit au fait, et puisqu'il s'agit bien directement d'une alliance avec les catholiques, dont on se défend de « railler en quoi que ce soit les convictions, » nous demanderons à notre tour aux communistes s'ils estiment compatibles avec le respect de nos convictions certaines professions de foi ou certaines consignes d'action qu'ils ne peuvent pas ne pas connaître. Il nous sera dès lors aisé de leur dire pourquoi nous ne pouvons nous unir à eux, même « pour venir en aide à des hommes qui souffrent » : non pas, certes, que nous voulions nous dérober à ce devoir fraternel, mais parce qu'il faut tout de même s'entendre pour *faire équipe*. Il ne restera plus, pour dissiper les craintes qu'on nous exprime, qu'à prouver que le grand commandement de l'Evangile comme la grande vertu chrétienne, reste toujours pour nous *la charité ;* et nous nous garderions bien d'en exclure les infortunés qui s'imaginent qu'on peut bâtir avec de la haine.

[1] Maurice Thorez, discours radio-diffusé du 18 avril. — Nous avons utilisé pour ces conférences les documents réunis dans les remarquables enquêtes que poursuivent les Jésuites de l'*Action Populaire* en presque tous les fascicules de leurs *Dossiers* et des *Cahiers d'Action religieuse et sociale ;* les documents recueillis et publiés par les Dominicains de Juvisy en leurs diverses publications, notamment la *Vie Intellectuelle* et *Sept*, documents fournis en très grande partie par le centre d'études russes ISTINA ; l'*Essai d'une Somme catholique contre les Sans-Dieu ; Communistes et Catholiques* de Marc Schérer. Nous tenons à signaler également un n° spécial de l'*Action Catholique* de Grenoble sur le Communisme (4, rue du Vieux-Temple, à Grenoble ; 1 f. 50 les 10 ; 12 f. 50 les 100) ; et une précieuse suite d'articles de M. A. Ancel, publiés dans la *Croix du Rhône*, 5, 12, 19, 26 juillet, etc. — Signalons encore un n° spécial de *Vu*, 18 novembre 1931, favorable au Communisme : pour l'utilisation de cette enquête, voir *Ami* 1932, p. 69 sq.

[1] Jacques Duclos, *Humanité* du 20 février 1936.

Un accord entre communistes et catholiques ? Nous sera-t-il permis de demander d'abord ce qu'en aurait pensé Lénine ? Il est vrai : depuis qu'à la lueur des incendies allumés en Espagne le bon peuple de France commence à voir plus clair dans les agissements de Moscou, les communistes français aiment à nous répéter que « le destin de notre pays ne se fixera pas à Moscou pas plus qu'à Londres, » pas plus qu'à Rome ou à Berlin. Nous le regrettons bien, mais les explications qu'on y ajoute ne nous satisfont pas du tout. Ecoutez :

« Nous avons dit que le sort de la France se réglera en France et sera réglé par les Français, ce qui n'empêche pas, et c'est notre droit, d'admirer le grandiose effort de l'Union soviétique pour bâtir une société nouvelle, tout comme jadis la Révolution française suscita de profondes admirations à travers l'Europe [1]. »

Ainsi donc on admire « le grandiose effort de l'Union soviétique. » Fort bien. Seulement, quand on a usé de ce *droit*, on s'est ôté celui de désavouer Lénine ou le *Manuel* paru en 1934 aux Editions de l'Etat soviétique sous ce titre : *Organisation et méthode de travail antireligieux*. Que penserait-on du chrétien qui répudierait le Christ et l'Evangile ? Autant donc sinon plus encore qu'à nos communistes français nous avons le droit d'aller demander à leurs maîtres, auteurs du « grandiose effort, » si la fidélité au Christ peut s'allier avec l'obéissance aux consignes communistes. Nous pourrions établir un parallèle fort long entre les deux *fois* ou *mystiques* chrétienne et communiste. Nous réservant de revenir sur des points d'importance secondaire à propos de l'*ordre nouveau* à préparer, nous limiterons la comparaison aux deux termes essentiels que la religion veut unir : *Dieu* et *l'homme*. Quelle idée s'en fait-on selon l'orthodoxie communiste ?

Une fois pour toutes, nous nous excusons de citer : c'est nécessaire. Il faut d'abord faire œuvre de lumière quand on fait œuvre de justice. Il nous sera d'ailleurs impossible de clouer au pilori tous les textes qui le mériteraient. Mais nous en retiendrons assez pour justifier pleinement l'attitude de l'Eglise et permettre à tout catholique de fixer en toute connaissance de cause la sienne propre.

I. — *Dieu selon le Communisme*

On a souvent cité cette parole de Lénine : « *La religion est l'opium du peuple... une espèce d'alcool dans lequel les esclaves noient leur image humaine et leur revendication d'une existence tant soit peu digne de l'homme* [2]. » En voici d'autres qui ne méritent pas moins d'être connues :

« Des millions d'ordures, de souillures, de violences, de maladies, de contagions, sont bien moins redoutables que la plus subtile, la plus

[1] Lettre du Comité central de la Section française de l'Internationale communiste à M. Daladier, 18 octobre 1936.
[2] *Œuvres complètes de Lénine*, trad. franç., t. VIII, p. 520.

épurée, la plus invisible idée de Dieu... Le marxiste est essentiellement matérialiste, et, comme tel, est impitoyablement hostile à toute religion [1]. »

Est-ce assez clair ? Sans doute, l'athéisme n'est pas une nouveauté. Avant le *Sans-Dieuisme* communiste nous avions déjà la *Libre-Pensée*. Mais, il n'est que juste de le reconnaître, s'il est des degrés dans le mal, il faut placer la forme nouvelle au-dessus de sa devancière.

« La Libre-Pensée, legs du rationalisme du XVIII[e] siècle et de la Révolution française, est profondément individualiste. Elle proclame la toute-puissance de la raison et de la philosophie rationaliste. En combattant la religion, elle laisse à l'individu la liberté de croire en ce qu'il veut ou de ne rien croire du tout. Par ce fait même, elle est, du moins en pratique, relativiste. Elle nie la religion et l'absolu, mais elle ne propose aucune autre valeur objective qui les remplacerait. Aussi n'est-elle liée avec aucune doctrine sociale. Un réactionnaire et un radical peuvent également être des libres-penseurs. Par contre, le Sans-Dieuisme détruit la religion pour pouvoir reconstruire. Il rejette les valeurs absolues de la religion pour proclamer d'autres valeurs, à son gré, objectives et absolues. L'esprit qui l'anime est combatif et, comme on dit, *activiste*. Le Sans-Dieuisme est une nouvelle religion, celle du communisme marxiste. *La religion des travailleurs est Sans-Dieu parce qu'elle aspire à restaurer la divinité de l'homme.* » (J. B. S. Hardman) [2].

Aussi ne nous étonnerons-nous plus de rencontrer dans l'Athéisme communiste une violence, disons plus, une brutalité à première vue déconcertante :

« Nous devons combattre la religion : c'est l'A. B. C. de tout matérialisme, et, partant, du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'A. B. C., il va plus loin. Il dit : *Il faut savoir lutter contre la religion.* »

Ainsi parlait déjà Lénine en 1909. Il a été entendu, compris, trop fidèlement suivi. Qu'on en juge :

« Parmi les tâches de la révolution culturelle qui doit embrasser les plus larges masses, une place spéciale est tenue par la lutte contre l'opium du peuple, la religion, lutte qui doit être menée de façon systématique et sans défaillance [3]. En pratique non plus, le communisme n'est pas compatible avec la foi religieuse : un communiste qui rejette les commandements de la religion et agit d'après les directives du parti cesse d'être croyant. Par contre, un croyant qui se prétend communiste, mais qui enfreint les directives du parti au nom des commandements de la religion, cesse d'être communiste [4]. La lutte contre la religion a deux aspects qu'aucun communiste ne doit jamais confondre : le premier, c'est la lutte contre l'Eglise, en tant qu'organisation de propagande religieuse... ; le second, c'est la lutte contre les préjugés religieux profondément ancrés dans la majeure partie des masses... [5] »

On citerait ainsi durant des heures. Est-ce bien nécessaire ou seulement utile ? Cependant il n'est

[1] Cité par le *Bezbojnik*, septembre 1935.
[2] N. A. Klépinine. *Vie catholique*, 8 avril 1933.
[3] Programme du *Komintern*.
[4] *A. B. C. du Communisme*, p. 236.
[5] *Ibid.*, p. 248.

pas possible de passer sous silence l'effroyable habileté avec laquelle l' « Union des Sans-Dieu militants » s'est appliquée à façonner l'enfance selon ses vues. Et qu'on ne vienne pas nous objecter — on l'a tenté — que la ligue des Sans-Dieu n'est pas un organisme officiel : c'est jouer sur les mots, nul n'ignorant à quel point l'Etat soviétique est totalitaire [1]. Or, voici ce qu'on peut lire dans une des productions les plus importantes de l'Union des Sans-Dieu, le *Nouveau manuel antireligieux* de Loukatchevsky :

« L'instruction antireligieuse des enfants doit commencer le plus tôt possible. Ce que l'enfant s'assimile à l'âge tendre sert de base à tout son développement futur... Nous devons amener l'enfant à une conception du monde athée, lui donner une juste notion de la nature et de l'homme. Nous devons lui montrer le rôle de la religion dans la lutte des classes (évidemment sous une forme appropriée à son entendement), réveiller en lui la volonté de lutte contre les préjugés religieux de sa famille et de son entourage. Nous devons élever le problème de l'éducation antireligieuse des enfants au même niveau que notre problème essentiel, celui de l'éducation d'une génération capable d'implanter définitivement le Communisme. »

Naturellement on compte pour ce triste travail sur la diligence des maîtres et maîtresses acquis aux principes du Communisme : « Les instituteurs croyants sont une contradiction absurde : les sections de l'Instruction publique doivent profiter de chaque occasion pour les remplacer par des professeurs antireligieux [2]. »

Au moins, on ne s'embarrasse pas, comme ailleurs, d'une neutralité sans franchise : « Pas de neutralité à l'égard de la religion. Contre les propagateurs des absurdités religieuses, contre les ecclésiastiques qui empoisonnent encore les masses travailleuses, le parti communiste ne peut que continuer la guerre [3]. »

Et ce n'est pas une guerre pour rire. On essaie bien d'y mettre quelques formes. Nous a-t-on assez dit et répété qu'en U. R. S. S., de par la loi même, la liberté de conscience est absolue, que « la célébration des rites religieux peut s'effectuer librement dans la mesure où ils ne constituent pas une atteinte à l'ordre public et où ils n'attentent pas aux droits des citoyens » ? Tel est du moins le droit. Mais en régime soviétique, quand on dispose de la force, on n'a pas de scrupules sur la légalité. Les faits sont assez connus. Non seulement le prêtre de par la loi soviétique est privé de tout droit civil, du droit aux cartes alimentaires, du droit d'exercer un métier, d'être admis à aucun service, non seulement il est écrasé d'impôts qui retombent sur des fidèles réduits eux-mêmes à la pire misère ; mais, parce qu'ils ne disparaissent pas assez vite, les représentants abhorrés de ce Dieu

[1] « La ligue des Sans-Dieu n'est pas indépendante de l'Etat soviétique. Elle est préconisée et imposée par le gouvernement, qui en supporte tous les frais, dirige son action, règle son programme, exige sa propagation systématique et proclame officiellement que tout communiste doit être un Sans-Dieu. » (*Istina*, dans *Sept*, 22 février 1935).

[2] *Izvestia*, 26 mars 1929.

[3] *Pravda*, 21 juin 1935.

dont on ne veut plus ont été et demeurent en butte à une persécution atroce :

« Plus de cinquante évêques, des milliers de prêtres sont tombés victimes de cette persécution ; quant aux simples fidèles, leur nombre est incalculable. Mais il est vrai que ces exécutions, ces emprisonnements, ces déportations en masse dans les camps de travaux forcés s'opèrent sans procédure légale. Elle est inutile. Le G. P. U. (qu'on appelle couramment la section spéciale du Commissariat de l'Intérieur) a le droit d'arrêter et d'infliger toutes les peines prévues par le Code *jusqu'à la peine de mort inclusivement,* sans jugement, *par voie administrative,* sans que l'accusé ait même la possibilité de se disculper. On l'emprisonne, puis on lui signifie son arrêt à huis clos. C'est tout. Et si cet arrêt inique doit être étayé par un article du Code, ce sera toujours l'article 58 qui comprend 17 paragraphes, tous rédigés en termes si vagues que chacun d'eux peut s'appliquer à n'importe qui. Par exemple : Participation à une organisation ayant pour but d'aider la bourgeoisie internationale contre le gouvernement soviétique (ce paragraphe est appliqué aux catholiques pour cette seule raison que le Pape est considéré comme un souverain bourgeois étranger). Propagation de bruits injurieux contre le gouvernement. Utilisation des préjugés religieux contre le gouvernement. Une accusation de ce genre, sans preuves, sans appels de témoins, sans procédure publique, suffit pour faire appliquer la peine de mort ou les travaux forcés [1]. »

Après cela, n'est-ce pas, qu'on ne vienne plus condamner les lettres de cachet au nom des *immortels principes* et des imprescriptibles *Droits de l'homme !*

Comment, après de tels faits, de tels textes, n'éprouverait-on pas une impression d'angoisse ? Le titre que choisit un jour Rimbaud s'impose de lui-même à l'esprit : on croit faire une *saison en enfer*. Aussi est-ce avec un vrai soulagement qu'on apprend le déclin depuis 1932, date de son apogée, du mouvement Sans-Dieu en Russie même. Le journal *Bezbojnik* ne paraît plus depuis janvier 1935, mais seulement l'illustré qui porte le même nom [2]. — Pareillement chez nous. En février 1935, la *Lutte*, organe des Sans-Dieu, cessait de s'orner d'un emblème odieux « capable d'éloigner certains lecteurs. » Et en mai l'administrateur du journal convenait que le tirage était « tombé de 15.000 à 12.000. Il y aurait environ 2.500 abonnés et la vente au numéro s'élèverait à peu près à 7.000. Il y a donc des bouillons importants qu'on utilise pour la propagande [3]. » Nous ne chercherons pas qui paie. Mais pensant au magnifique exemple de résistance passive donné au monde par l'âme russe depuis la révolution bolcheviste, à ce fait que des jeunes recommencent à paraître dans les rares églises laissées au culte, toutes les autres ayant été ou désaffectées ou détruites, nous aimerons à y voir un gage, lointain peut-être encore, mais sûr, du triomphe de l'esprit sur la matière, de Dieu sur l'homme assez fou pour s'attaquer à lui.

[1] *Istina*, dans *Sept*, 22 février 1935.

[2] *Somme catholique contre les Sans-Dieu*, p. 314. — Istina, dans *Sept*, 22 mars 1935.

[3] *Cahiers d'Action religieuse et sociale*, 15 janvier 1936.

II. — *L'homme selon le Communisme*

Dieu au ciel, c'est l'homme magnifiquement ennobli sur la terre puisqu'il porte son effigie, l'homme tendant vers Dieu par un effort laborieux sans doute, mais par un effort qui l'exalte, qu'il est seul à pouvoir produire. Taine, incroyant, comme il était de bon ton de l'être à son époque, noble esprit pourtant et grand cœur, et qui, lui, connaissait bien l'histoire, a dit dans une page inoubliable qu'on aimerait rappeler tout entière ce que vingt siècles d'humanité patiemment explorés durant toute une vie lui avaient appris de l'influence du christianisme sur notre civilisation :

« Sous son enveloppe grecque, catholique ou protestante, il est encore, pour 400 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés ; pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité ; pour l'emporter, par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent... »

Le grand historien philosophe montrait ensuite par les faits que, partout et toujours, l'homme privé de ce soutien redevenait « voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui même ; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu [1]. » Et pourtant Taine n'avait pas vu l'effondrement moral du peuple russe, non plus que l'effroyable tragédie espagnole. Qui sait s'il restera demain, de l'audacieuse entreprise communiste, autre chose qu'une preuve nouvelle, plus éclatante, de la misère de l'homme sans Dieu ? En tout cas cette misère est évidente. Voici des textes et voici des faits.

Veut-on savoir quelle idée Lénine se fait de la morale ? Ecoutons-le :

« La bourgeoisie nous reproche fréquemment, à nous autres communistes, de nier toute morale... En quel sens nions-nous la morale et la moralité ? Nous les nions dans le sens bourgeois, où cette moralité découlait des ordonnances de la divinité. Ou bien encore... on la tirait de phrases idéalistes ou semi-idéalistes qui finalement ressemblaient fort aux ordonnances de la divinité. Toute cette moralité empruntée à des conceptions extérieures aux choses ou même à l'humanité, nous la nions. Notre moralité, à nous, est entièrement subordonnée à l'intérêt du prolétariat et aux exigences de la lutte de classe... La moralité, c'est ce qui sert à détruire l'ancienne société d'exploitation et à grouper tous les travailleurs pour la création de la nouvelle société communiste [2]. »

Toute valeur spirituelle, même au sens le plus faible du mot *(semi-idéalistes)*, étant positivement exclue, la morale ne peut plus prétendre qu'à régler la répartition des biens matériels. Que voilà donc une morale accommodante à toutes les lâchetés ou même à tous les crimes... non-économiques ! — Et qu'on ne nous objecte pas qu'il y a là une accusation gratuite. Est-il une adhésion dont le Communisme français se soit montré plus fier que celle du romancier André Gide ? Or, voici ce qu'en pense un confrère qui connaît bien Gide et qui ne le hait point, François Mauriac :

« Ce n'est pas la révolution sociale qui, en Russie, l'a surtout séduit, mais une révolution morale. Il reconnaît volontiers que la lecture de Marx est accablante. Ce qui l'intéresse à Moscou, profondément, c'est la suppression de la religion et de la famille : c'est la création d'une nouvelle éthique, d'un nouvel homme, d'un monde enfin, où pour distinguer le bien du mal on aura recours à des critères très différents des principes chrétiens, au nom desquels, depuis l'enfance, Gide s'est senti condamné. Les diverses écoles socialistes d'avant la guerre étaient sans pouvoir sur lui parce qu'au fond l'Evangile en demeurait la source. Pour la première fois en U. R. S. S., une tentative extraordinaire est faite sur tout un peuple : les deux pierres d'angle, Dieu, Famille, sont rejetées... La loi morale abolie, il ne saurait plus y avoir de hors la loi. Tout ce qui est dans la nature et qui relève de l'expérience sera étudié sans préjugé théologique. Encore une fois, nous ne prétendons pas que Gide n'ait été inspiré par une exigence intérieure de justice sociale ; mais nous croyons que ce qui finalement l'a déterminé, c'est cette promesse de nouveaux cieux et de nouvelles terres où chacun enfin pourrait suivre son plus profond désir sans honte [1] ».

Ici, nous n'éprouverons qu'un embarras, celui de la pudeur, qui ne nous permettra quand même pas de tout dire. Voici d'abord une déclaration de Lénine qui est à la base de toute la « révolution culturelle » soviétique :

« Le véritable affranchissement de la femme, le communisme authentique, ne sera inauguré que le jour et dans le pays où une lutte dirigée par le prolétariat au pouvoir aura été engagée contre la petite économie domestique, ou, plus exactement, quand aura commencé sa transformation en une grande économie socialiste [2]. »

C'est clair : il s'agit de *socialiser* les travaux du ménage et tous les besoins familiaux, y compris, bien sûr, l'éducation totale des enfants depuis le plus jeune âge. Ne faut-il pas que la mère soit libre ? Une jeune ouvrière interrogée par l'enquêteur allemand Klaus Mehnert lui disait : « Quand on y réfléchit, c'est vrai que nous ne sommes que des machines à enfanter [3]. » O la belle révolution culturelle ! Les conséquences sont ce qu'on peut prévoir.

Tout n'a-t-il pas été déjà dit et redit sur la guerre impitoyable faite par le Communisme à ce

[1] *Origines de la France contemporaine : Régime moderne*, t. II, p. 118 sq.
[2] *Le rôle de la jeunesse communiste*, 1921, p. 13 et 15.

[1] « Un écrivain devant les Soviets, » dans *Sept*, 22 mars 1935.
[2] Cité par *Sept*, ibid.
[3] K. Mehnert, *La jeunesse en Russie soviétique*, p. 236.

qu'il nomme dédaigneusement « le mariage bourgeois » ? « La monogamie, a écrit Engels, est née de la concentration de grandes richesses dans les mêmes mains — celles d'un homme — et du désir de transmettre ces richesses par héritage aux enfants de cet homme, à l'exclusion de tout autre [1]. »

Et voilà comment on invente l'histoire. La fidélité conjugale est évidemment une faiblesse, en tant qu'elle contrarie la liberté, et le divorce un magnifique progrès : « Si le mariage basé sur l'amour est seul moral, celui-là seul peut l'être où l'amour persiste. Mais la durée de l'amour sexuel est fort variable suivant les individus, notamment chez les hommes, et la disparition de l'affection devant un amour passionnel nouveau fait de la séparation un bienfait pour les deux parties [2]. »

Aussi les enquêteurs de *Vu*, si favorables d'ailleurs au Communisme, pouvaient-ils écrire en 1931 : « Le divorce est la chose la plus simple du monde en U. R. S. S. et le nombre des divorces est très grand. On compte pour cinquante mariages douze à quatorze séparations... » Ils ajoutaient une réserve qu'on ne manquera pas d'apprécier à sa juste valeur : « Il y a une chose que nous ne savons pas et qui dénote un grand souci de la défense de la famille. C'est que, lorsqu'un ménage a des enfants, le divorce devient difficile à obtenir. Les parents devront alors passer devant un tribunal qui ne se prononcera que lorsque la question des enfants aura été réglée au mieux des intérêts de ces derniers [3]. »

O ce « souci de la défense de la famille » et des intérêts de l'enfant ! Comme si le premier de ces intérêts n'était pas l'existence d'un foyer ! Pauvres enfants et pauvres femmes !... Le reste va de soi : facilités accordées à l'avortement légal, ou, pour parer aux risques très graves qu'il entraîne, propagande anticonceptionnelle... et le reste. N'eut-on pas, au moins au début, le front de soutenir que ce régime était plus honnête, à tout prendre, que la prostitution, honte des pays capitalistes ? La réponse nous est fournie en un document accablant publié par la *Vie Intellectuelle*, dont l'auteur anonyme venait alors de quitter la Russie après avoir occupé des postes importants dans diverses administrations soviétiques. Il rapporte que l'idée ayant été lancée d une enquête parmi la jeunesse sur la prostitution, dans le but de confondre les peuples encore attachés à la morale bourgeoise, on y renonça aussitôt quand on entendit les jeunes gens déclarer qu'ils n'avaient pas besoin de prostitution, ayant leurs petites camarades.

« Pour la jeune fille cet état de choses a des conséquences bien plus terribles. Les malheureuses fillettes qui à 10-12 ans en savent bien plus long que leurs mères, qui ont subi à l'école, en compagnie de rudes et grossiers garçons, l'enseignement des *phénomènes naturels*, ces fillettes qu'on a dépouillées de toute pudeur sont certainement des victimes sacrifiées à l'idole de la *construction socialiste*. D'après des statistiques médicales, 30 % de fillettes au-dessous de 15 ans auraient déjà pratiqué l'avortement ; de 15 à 18 ans, ce chiffre s'élève à 75 80 %. Au delà de 18 ans l'avortement devient chose naturelle, fréquente, dont on parle en public avec autant de sans-gêne que d'une dent arrachée. Et il existe à Moscou des *avortoirs* modèles qu'on est très fier de faire voir aux touristes [1].

Il est facile de se représenter la déchéance physique et morale qui en résulte... Il faut songer que dans les milieux européens, quand l'idéalisme est chassé de partout, il en subsiste toujours quelque chose dans le patriotisme et dans l'amour romanesque. Pour la jeunesse russe, ces deux derniers refuges n'existent plus. L'Internationale ne remplace pas la patrie, le marxisme ne remplace pas la religion, la camaraderie ne remplace pas la famille, le dévergondage ne remplace pas l'amour. Que reste-t-il ? A ces jeunes âmes tourmentées, qui demandent le sens de la vie, on propose l'idéal de la docilité complète dans un labeur d'esclave. La réponse y est donnée par le chiffre toujours croissant des suicides .. [2] »

Catholiques français, époux et pères de famille, est-ce cela que vous voulez pour vos enfants ?

Celui qui pourra lire en son entier ce mémoire accablant, plutôt que de la longueur de cette citation, s'étonnera que nous n'ayons pas davantage encore utilisé un témoignage si important par son origine, si émouvant par la multitude des faits précis qu'il nous révèle. Mais comment tout rapporter, parler comme il faudrait, par exemple, de l'esprit d'insoumission inspiré aux enfants laissés dans leur famille, par toute l'éducation qu'ils reçoivent ! N en a-t-on pas vu dénoncer et faire condamner leurs pères et mères, coupables de ne pas les élever dans le plus pur esprit communiste ? [3] Il est beau, le paradis des Soviets !

Pourtant le communisme ne s'avoue pas battu. Ces objections ne prouvent rien, selon lui, sinon que nos misérables préjugés bourgeois nous empêchent encore de voir où est le progrès véritable. Il faut commencer par faire ce que réprouve notre conscience : et nous finirons bien par nous y habituer. C'est du moins ce que nous déclare froidement le camarade Milioutine, citant, paraît-il, Marx lui-même : « Quand changent le genre de vie, les relations sociales, les mœurs familiales des hommes, se modifient aussi leurs idées, leurs conceptions et notions, en un mot toute leur idéologie [4]. »

Cette fois il serait difficile de pousser plus loin le cynisme. Ce que nous attendons pour répondre aux avances des communistes ? Qu'ils nous aient expliqué tout cela, ou, pour mieux dire, qu'ils l'aient désavoué.

[1] Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, trad. Ravé, p. 96.
[2] *Ibid.*, p. 108 et 109.
[3] *Vu*, 18 novembre 1931, p. 2588.

[1] *Vu*, p. 2582 sq.
[2] « La mentalité de la jeunesse au pays des Soviets, » dans *Vie Intellectuelle*, 10 nov. 1934.
[3] *Vu*, p. 2588.
[4] Dans *Sept*, loc. cit., d'après *V. O. K. S.*, organe de la *Société pour les relations culturelles avec l'Étranger*, 1931.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

LXVII

25e et dernier Dim. ap. la Pentecôte

LA JUSTICE DE DIEU

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui le dernier dimanche de l'année liturgique, et celle-ci, vous ai-je dit bien des fois, est en raccourci l'image de l'histoire du monde. Ainsi, ce dernier dimanche après la Pentecôte représente les derniers moments de cet univers que nous habitons ; il était donc naturel que l'Eglise lui donne comme évangile le passage où Jésus-Christ annonce et décrit par avance la fin du monde. Mais comme la date nous en est inconnue, le divin Sauveur commence par nous annoncer et nous décrire la fin de Jérusalem, et nous donne celle-ci comme l'image et le garant de celle-là. Etudions les l'une et l'autre, et nous verrons que toutes deux nous prêchent la confiance en la justice de Dieu.

I

C'était le Mardi-Saint au soir, quatre jours seulement avant la mort du Sauveur. Celui-ci était assis avec ses disciples sur le mont des Oliviers, ayant en face de lui le Temple de Jérusalem, dont les toits dorés resplendissaient aux derniers rayons du soleil. Prévoyant le scandale que sa Passion toute proche va causer à ceux qui l'entourent, le découragement qui va s'emparer d'eux lorsqu'ils verront ses ennemis triompher, qu'ils seront eux-mêmes plus tard l'objet de leurs persécutions, il s'efforce de prémunir leur foi en leur annonçant d'avance, — et ce n'est pas la première fois qu'il le fait, — que le crime des Juifs, loin de rester impuni, sera effroyablement châtié un jour, bientôt même, puisque leur génération ne passera pas avant que cela n'arrive. Mais désireux de voir les siens échapper au cataclysme, il leur en décrit les signes avant-coureurs et les précautions qu'il leur faudra prendre alors et sans tarder.

« Lors donc, dit-il, que vous verrez dans le Lieu Saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit ceci le comprenne ! » Cette abomination, ce sont les Aigles romaines qu'adoraient les soldats de César et qui servaient d'étendards à l'armée de Cestius Gallus lorsqu'elle vint assiéger Jérusalem révoltée. — Oui, continue le Sauveur, quand vous verrez des armées investir Jérusalem (Luc, XXI, 22), sachez que la désolation est proche et hâtez-vous de fuir cette ville, si vous ne voulez pas périr avec elle. Alors, que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient dans les massifs montagneux des environs d'Hébron ; que celui qui sera sur le toit ne descende point pour emporter quelque chose de sa maison, mais qu'il saute du toit ou tout au moins descende l'escalier extérieur sans s'attarder ; que celui qui sera dans les champs ne revienne pas en sa maison prendre son manteau de voyage, s'exposant à être pris ou encerclé par l'ennemi. Malheur aux femmes qui porteront ou nourriront un enfant qui alourdira leur marche ! Pour la même raison, priez afin que votre fuite ne se fasse pas en hiver, où les chemins d'Orient, mauvais en tout temps, le sont davantage encore en cette saison ; pour qu'elle ne se fasse pas non plus un jour de sabbat, où vous ne pourriez pas faire plus de deux mille pas. Car la tribulation sera si grande alors qu'il n'y en a point eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, et qu'il n'y en aura jamais.

Et Jésus continue en mettant ses disciples en garde contre les faux prophètes qui paraîtront alors.

Les chrétiens de Jérusalem et de Judée se souvinrent de ces recommandations ; ils se gardèrent bien de se mettre à la suite des aventuriers qui se présentèrent comme les sauveurs du peuple juif, de Teudas, de Judas le Gaulonite et de ses deux fils. — Lorsqu'ils apprirent la marche de Titus sur Jérusalem, ils s'enfuirent de la ville avant que Jean de Giscala n'en fermât les portes et se retirèrent au-delà du Jourdain. — Quant aux malheureux qui demeurèrent dans la cité déicide, ils eurent à subir le plus effroyable des sièges. En sept mois de temps, onze cent mille hommes succombèrent, et ce qui ne fut point passé au fil de l'épée fut emmené captif par toutes les nations. Nul homme n'eût été sauvé si à cause des élus, à cause de quelques chrétiens, sans doute, demeurés à l'intérieur de la ville, les jours du siège n'avaient été abrégés.

Jésus avait annoncé que la ville qui allait le faire mourir serait châtiée ainsi que ses habitants qui l'avaient persécuté et devaient pareillement persécuter ses disciples. Nous constatons par l'histoire que sa prophétie s'est réalisée à la lettre.

II

Dans une seconde prophétie, Notre-Seigneur nous annonce les signes avant-coureurs de la fin du monde et le jugement général qui la suivra. Pourquoi ce Jugement général, sinon pour punir les méchants qui au cours des siècles auront persécuté l'Eglise, et permettre à la justice de Dieu de sévir contre eux comme elle sévit lors de la ruine de Jérusalem contre les Juifs déicides ?

Que de fois, depuis dix-neuf cents ans, l'heure des persécutions a sonné pour l'Eglise comme elle avait sonné pour son divin Fondateur ! En ces moments douloureux, les serviteurs de Dieu semblent n'avoir plus le droit d'exister, ils sont des proscrits, des victimes désignées aux fureurs du pouvoir ou de la populace. On fait contre eux des lois d'exception, on leur impute des crimes dont ils sont innocents, on déverse sur eux le mensonge et la calomnie, on fait courir des rumeurs infâmes. Tous les instincts mauvais s'unissent contre eux,

et l'histoire de la Passion recommence pour l'Eglise. Quel sujet de découragement pour ces chrétiens fidèles, et à quelle épreuve est mise leur persévérance !

Sans doute, nous qui avons derrière nous dix-neuf siècles de christianisme, nous n'avons qu'à regarder en arrière, qu'à consulter l'histoire pour constater que l'Eglise est toujours sortie victorieuse des persécutions et que ses persécuteurs ont fini misérablement, car Dieu n'attend pas toujours l'autre monde ni la fin du monde pour punir les méchants. Mais Jésus-Christ veut davantage encore affermir notre foi par la perspective du jugement dernier et de la fin du monde qui le précédera.

Quel effrayant spectacle offrira celle-ci aux regards des humains épouvantés ! Le soleil éclipsé et couvert de ténèbres, la lune teinte de sang, les étoiles tombant du ciel, la terre ébranlée jusque dans ses fondements, la mer franchissant ses rivages et poussant jusqu'aux nues ses vagues mugissantes, les éclairs étincelant et le tonnerre grondant de toutes parts, un feu allumé par la colère de Dieu et consumant le monde entier, les hurlements des hommes et des animaux, la consternation de toutes les créatures, la honte et la confusion du pécheur, sa crainte et son désespoir : tel est le tableau que Jésus-Christ nous trace de la fin du monde. Qu'il est bien propre à nous effrayer, m. f. ! En le contemplant d'avance en esprit, les plus grands saints séchaient de frayeur. S. Jérôme dans son désert frémissait en y pensant; à tout instant il lui semblait entendre le son de la fatale trompette qui doit convoquer au tribunal du Souverain Juge tous les humains.

III

Ah ! m. f., c'est surtout ce jugement qui sera redoutable pour les méchants ! C'est à ce jugement qu'éclatera la justice de Dieu. Il nous arrive parfois de murmurer contre elle, en voyant les méchants dans l'opulence et les honneurs, tandis que les bons languissent dans l'indigence et le mépris. Patientons et raisonnons comme le Sage : « J'ai vu, dit celui-ci, l'impiété sur le trône et l'iniquité sur les tribunaux, et j'en ai conclu qu'il viendra un temps où Dieu jugera le juste et l'impie. » Oui, ce temps viendra : ce sera quand paraîtra dans les cieux le signe du Fils de l'Homme, que toutes les tribus se lamenteront, qu'elles verront le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Oh ! comme à sa vue les méchants trembleront qui l'auront persécuté lui et ses justes ! Comme ceux-ci, au contraire, s'applaudiront d'avoir bien servi Dieu, d'avoir été au nombre de ses amis persécutés à cause de lui, et non parmi les persécuteurs ! Au milieu de l'angoisse générale, ils entendront Jésus lui-même les rassurer : « Pour vous, dit-il, lorsque tout cela commencera à se produire, regardez en haut et levez la tête, parce que votre délivrance est proche. »

Sans doute, ces événements terribles sont peut-être encore lointains ; mais qu'importe, puisqu'ils arriveront sûrement et que nous y serons présents ! Jésus a prédit la ruine de Jérusalem et le châtiment du peuple juif : et Jérusalem fut détruite et le peuple juif fut châtié comme il l'avait annoncé. La même bouche nous a prédit la fin du monde et le jugement qui attend les méchants et les bons : cette prédiction se réalisera comme la première, car « le ciel et la terre passeront, a dit Jésus, mais mes paroles ne passeront pas. »

Faisons donc confiance à la justice de Dieu ; que ses lenteurs ne nous arrachent pas de murmures. Ne nous plaignons pas en voyant Dieu, quoique tout-puissant et infiniment juste, laisser tout faire à ses ennemis et en apparence se désintéresser de ses amis. Est-ce que Dieu n'est pas éternel ? Et qu'est-ce qu'un siècle, dix siècles, vingt siècles, au regard de l'éternité ? Qu'importe que nous n'entendions pas sonner ici-bas l'heure de la justice, l'heure du châtiment pour les méchants et celle de la récompense pour les bons, puisque nous sommes assurés qu'elle sonnera tôt ou tard ? Encourageons-nous plutôt à demeurer fidèles à Dieu ; défions-nous des faux prophètes, des faux christs qui chercheraient à nous séduire par la flatterie et les promesses ou à nous ébranler par la peur et les menaces ! D'autant plus que si le jugement général est peut-être encore lointain, le jugement particulier qui nous attend au sortir de ce monde est, quelque soit notre âge, certainement proche, car de lui on peut dire sans crainte de se tromper que cette génération ne passera pas qu'il ne soit accompli. Ainsi soit-il.

FIN

POUR LA FÊTE DE S. ANDRÉ

LES JOIES DE L'EFFORT

Mes frères,

A travers les pages de l'Evangile et les données de la tradition, S. André nous apparaît comme une âme ardente et généreuse. On lui prête ces magnifiques paroles, à la vue de l'instrument de son supplice : « O bonne croix, si longtemps désirée et recherchée avec amour, je viens à toi dans la paix et dans la joie ; reçois avec allégresse le disciple de Celui qui fut attaché à tes bras. » S'il existait une confrérie de l'effort, cette seule parole mériterait à S. André d'en être le patron. A tant d'âmes qui fuient lâchement quand il faut vouloir, il apprendrait à être fort, à être généreux, à sourire au sacrifice en lui ouvrant les bras. J'ai pensé que S. André bénirait mes paroles, si je vous parlais, en sa fête, des joies de l'effort.

I. — *Intelligence plus lumineuse*

De tout temps, les montagnes ont attiré les hommes désireux de goûter les joies de l'effort, de

vaincre les difficultés, de se mesurer avec le danger. Et, quittant l'humble plaine, ils sont montés vers les solitudes remplies de silence et de paix, ils ont oublié, dans l'effort et la nouveauté du spectacle, les événements de la terre, ils ont été saisis d'admiration par les beautés des cimes et les vastes panoramas.

Telle est, au moral, l'impression ressentie par une âme énergique et généreuse dès qu'elle consent elle aussi à combattre les difficultés. Souvent, en effet, nous sommes beaucoup trop prompts à déclarer telle chose impossible et telle tâche au-dessus de nos forces ; c'est oublier que les difficultés ne sont pas faites pour arrêter notre courage, mais pour le stimuler, et que bien des choses deviennent possibles quand on les veut énergiquement.

Le malheur, hélas ! est que, autour de nous, beaucoup vivent dans la mollesse et dans l'engourdissement spirituel, que nous sommes enveloppés d'une atmosphère de lâcheté et de faiblesse, et que nous suivons trop facilement le courant. Nous trouvons plus aisé de ne pas quitter les sentiers battus, de marcher à la suite des autres, au risque de nous perdre avec eux ou de mener tout au moins une vie inutile, que de nous frayer un passage à la force des poignets, vers le salut, vers l'idéal.

Et puis, il y a nos habitudes acquises et l'amour de nos aises. Il nous faudrait secouer notre engourdissement, bousculer nos défauts mignons et bouleverser de chères habitudes. Or, plus nous avançons dans la vie, plus nous nous enracinons dans nos coutumes, dans notre léthargie, et plus il nous est difficile d'aller contre cette seconde nature.

Et pourtant, si quelque jour, touchés par la grâce, nous pouvions nous décider ; si, lassés de cette existence morne et inutile, sinon misérable, nous avions le courage, quelques jours seulement, d'imposer à nos passions l'autorité d'une volonté énergique, de rassembler toutes nos puissances et facultés pour les concentrer vers un but plus noble et plus élevé, nous serions bientôt récompensés de notre effort.

Comment cela ? dites-vous. — C'est bien simple. Nous ne tarderions pas à découvrir que la prétendue impossibilité qui nous arrêtait, n'était qu'un épouvantail dont s'effrayait notre lâcheté. Nous ferions également l'expérience qu'il y a intérêt à vaincre des difficultés et que cela met de la vie, donc aussi de la joie, dans une existence qui serait terne et monotone sans cela. Enfin, nous arriverions à comprendre que, si humbles que soient notre tâche et notre condition, nous pouvons en faire quelque chose de grand.

Nous trouverions bien vite une façon nouvelle d'envisager nos occupations de chaque jour, nous les verrions rentrer dans un vaste plan divin, fait de sagesse et de bonté. Dès lors, notre devoir ne nous semblerait plus ni mesquin, ni ennuyeux ; nous aurions davantage l'estime de notre condition, l'amour de notre travail ; l'aimant mieux, nous y mettrions tout notre cœur et toute notre fierté ; et plus nous aurions mis du nôtre dans notre labeur, plus il nous apparaîtrait grand et digne d'estime, plus il nous procurerait de joie.

Et par suite, nos yeux s'ouvriraient sur le monde. Ayant pris le chemin de l'idéal, et nous étant élevés au-dessus du commun, nous ne serions plus à la remorque des autres ; nous saurions choisir nos amis, nous garder des mauvaises influences, et bientôt peut-être nous serions des apôtres ; car nous aurions l'ambition de communiquer à d'autres notre découverte, de leur faire partager nos convictions nouvelles, de les entraîner avec nous vers l'idéal.

II. — *Volonté plus libre*

Avez-vous déjà réfléchi, m. f., que dans notre condition terrestre, tout bien véritable s'achète au prix de son contraire ? Ainsi, voulez-vous la paix ? résistez à l'ennemi qui cherche à porter chez vous le désordre. Voulez-vous une moisson abondante en été ? faites le sacrifice de votre semence, « car si le grain de blé ne meurt pas, il reste seul. » (Jo., XII, 24). Voulez vous être libres ? sachez imposer des chaînes à vos passions, des limites à vos désirs. Voulez-vous posséder la joie et la paix ? évitez les plaisirs malsains et soyez fidèles au devoir, même austère. Voulez-vous posséder la vie éternelle ? demeurez éloignés du programme des gens du monde qui consiste, disent-ils, à vivre sa vie.

Notre-Seigneur lui-même nous a fait entendre cette doctrine quand il a dit à ses disciples : « Celui qui aime son âme en ce monde la perdra, et celui qui la hait la sauvera. » (Jo., XII, 25). Ce qui veut dire qu'il y a en nous, triste reste du péché originel qui a bouleversé la nature humaine, une opposition foncière : tandis que l'esprit et la grâce nous attirent en haut, la chair est un poids qui nous entraîne au mal. C'est donc la lutte perpétuelle, et pour que l'un soit victorieux, il faut bien que l'autre subisse une défaite. Si l'âme triomphe, c'est que le corps est réduit en servitude ; si la chair l'emporte, c'est l'âme qui est asservie et risque d'être perdue éternellement.

Par conséquent, voulez-vous être libre ? sachez vous imposer une discipline. Car j'appelle libre, non pas celui qui peut à sa guise choisir le bien et le mal, mais celui qui n'a pas de chaînes, sinon celles qu'il a librement choisies. Parlant dans la chaire de Notre-Dame de Paris pour défendre les vœux de religion, et s'adressant aux critiques qui voyaient là une atteinte à la liberté, une restriction de l'activité humaine, Lacordaire, le grand orateur dominicain, disait à peu près ceci : « Si j'ai des liens, c'est moi qui les ai choisis, ils me font honneur, et je m'en trouve fort bien ; quant à vous, vous avez des chaînes que vous n'avez pas voulues, que vous subissez, dont vous ne pouvez que rougir, car elles sont honteuses et infamantes, et qui, tous les jours, vous

causent plus ou moins de tort, de tristesse et de dégoût. »

Ah ! si nous voulions, que de chaînes de ce genre nous pourrions secouer ! Si nous avions l'amour du devoir, l'habitude de l'effort, nous ne tarderions pas à éprouver la joie de l'oiseau dont la cage vient de s'ouvrir et qui s'envole dans l'azur ; du prisonnier qui, ayant purgé sa peine, retrouve la liberté ou même, ayant réparé sa faute, se sent réhabilité ; du malade qui, longtemps retenu dans la chambre, peut enfin sortir dans la campagne baignée de soleil. L'effort, ce serait pour nous la liberté.

Ignorez-vous, m. f., que la machine se rouille à ne point travailler, qu'un membre s'enkylose à rester immobile, qu'une maison se détériore à n'être point habitée ? Si donc vous laissez dormir en vous, par négligence ou par lâcheté, les talents de l'esprit et du cœur aussi bien que du corps, à vous confiés par Dieu, vous finirez par les rendre complètement stériles et inutilisables ; et pourtant vous aurez à rendre compte de leur emploi au jour du jugement.

Croyez-moi, l'oiseau est fait pour voler, la fleur pour s'épanouir et embaumer, et l'homme pour travailler. La joie de l'oiseau est de chanter en montant dans l'azur, la joie de l'homme est de s'épanouir dans une pleine activité, et de monter ainsi tous les jours en vertu, vers le ciel et vers Dieu.

III. — *Cœur généreux*

Un égoïste et un lâche se tiennent par la main et ne sont souvent qu'un seul et même personnage. Il est difficile en effet à un paresseux d'être un charitable ; ne s'aimant pas lui-même et n'ayant pas le souci de ses vrais intérêts personnels, comment pourrait-il aimer les autres et se dévouer pour eux ? Quant à l'égoïste, généralement il est ennemi de l'effort et ne songe qu'à ses aises ; il n'a donc rien de ce qu'il faut pour mener une existence noble et utile.

Et pourtant, il y a dans le dévouement, dans la vraie charité, une joie profonde, que beaucoup ne soupçonnent pas. La tradition apostolique nous a conservé ce mot de Notre-Seigneur : « Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir. » et quelqu'un a dit qu'on ne faisait vraiment son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres. Il y a en effet, bien souvent, plus de joie à rendre heureux les autres qu'à satisfaire ses caprices personnels.

Mais peut-être, en m'écoutant, n'êtes-vous pas encore convaincus. Peut-être songez-vous que la joie très réelle qui naîtra de votre acte de charité ne saurait surpasser ni même égaler le plaisir sacrifié. Je vous invite alors à réfléchir encore un peu. Une joie peut être plus ou moins vive et elle peut être aussi plus ou moins profonde ; pour vous aider à comprendre, je prends une comparaison qui d'ailleurs nous servira de nouveau tout à l'heure.

Il y a deux façons d'aimer beaucoup : l'une très vive et superficielle, l'autre plus calme, mais plus profonde. Ainsi, vous avez pour quelqu'un une vive affection ; de lui, le moindre égard vous comble de joie, la moindre négligence vous fait vivement souffrir, vous avez l'impression que vous ne pourriez vivre sans cette amitié ; vienne la séparation, vous souffrez beaucoup, puis, bien vite, vous oubliez. A l'opposé de cela, il est des affections profondes qui ne sont ni exigeantes ni susceptibles, mais qui résistent à toutes les épreuves, car elles sont fortement enracinées au fond du cœur.

Ainsi des joies : les unes sont très vives, comme certains parfums capiteux, mais très volatils ; d'autres sont profondes, moins intenses, mais plus intimes et plus durables. La joie de la charité est de celles-là.

Et d'ailleurs, « Dieu est charité » (I Jo., IV, 16), et Dieu met sa joie à faire des heureux. C'est son amour qui l'a conduit à créer des êtres pour les associer à sa gloire et leur faire partager son bonheur ; c'est son amour qui lui a dicté l'ineffable mystère de l'Incarnation, suivi de la Rédemption ; c'est son amour qui lui fait pardonner au pécheur ; et accueillir à bras ouverts le prodigue qui revient repentant. Or la joie est un fruit de l'amour et elle est d'autant plus grande que celui-ci est plus profond. En pratiquant la charité, vous vous rapprocherez donc de Dieu et vous partagerez son propre bonheur.

Mais, dans la mesure où vous refuserez l'effort, où vous aurez peur du sacrifice, où vous reculerez devant le travail, dans cette même mesure vous retomberez dans la morne tristesse d'un égoïsme toujours insatisfait.

* *

S'évader des mansardes sans air, des bureaux obscurs ou des ateliers insalubres vers la campagne, vers la lumière et la santé, dans la liberté et la joie, c'est pendant toute une année l'espoir qui soutient les travailleurs des villes ; encore, chez beaucoup, ce désir n'est-il jamais réalisé. Combien plus encore nos âmes, vos âmes de jeunes surtout, aspirent-elles aussi vers plus de lumière, vers un air plus pur, vers un idéal ! Sachons secouer le joug de nos vieilles habitudes, rompre avec la lâcheté, et nous engager tous dans la confrérie de l'effort, avec l'aide et la protection de S. André. Ainsi soit-il.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE

SUIVRE JÉSUS [1]

Monseigneur [2],

En recevant la lourde charge qu'est la conduite d'un diocèse, vous avez formulé votre abandon à la Providence, dans la devise : « *A Dieu me fie.* »

[1] Sermon prononcé à la Maison Mère des Sœurs de la Providence, à Langres, par M. le chanoine Laboureau, curé-doyen de Montbard (Côte-d'Or).

[2] Mgr Choquet, évêque de Langres.

Votre intime sentiment est celui-là même qui animait le vénérable fondateur de cette Congrégation, l'abbé Edme Leclerc. Il se fiait éperdûment à la Providence. Il voulut que ses religieuses s'appelassent : « Sœurs de la Providence. » Il leur écrivit un jour : « Vous êtes les filles de la Providence » ; et il plaça dans leur blason l'œil de la Providence.

C'est pourquoi, dans cette maison où l'on se fie éminemment à Dieu, l'on aime à reconnaître une sorte d'esprit de famille dans la devise de celui qui porte le nom d' « Evêque protecteur de la Congrégation. »

Ma Révérende Mère, mes Sœurs,

La Providence a permis que la plus ancienne de vos Supérieures, celle qui reçut, il y a 124 ans, la direction de votre Institut, sœur Françoise, vint de la Côte-d'Or, et que les deux dernières Supérieures générales en fussent aussi les enfants.

C'est donc pour moi une agréable mission d'avoir à parler en cette cérémonie, et une joie de compter, parmi les trois nouvelles sœurs de la Providence, deux filles de ce Montbard, redevable à votre Congrégation d'une reconnaissance plus que séculaire.

Et vous, parents de ces religieuses, la Providence vous a honorés en vous choisissant pour auxiliaires. Elle vous bénit d'avoir consenti à ses vues ; elle vous couronne en s'appropriant celles qui lui apportent en ce jour le meilleur de vous-mêmes.

Remettez donc vos filles à la Congrégation de la Providence, avec sérénité ; aimez, en pensant à elles, à redire la devise de leur évêque : « A Dieu me fie. »

Je m'adresse à vous maintenant, Benjamines de cette maison, qui voulez suivre le Sauveur. Vous avez entendu son appel ; vous êtes venues ici soumettre à l'examen des Supérieurs les titres de votre vocation ; vous vous efforcez, depuis des mois, d'établir en vous les dispositions et les vertus que Jésus attend de celles qui, dans un instant, seront incorporées dans sa suite.

Il est donc naturel que je vous entretienne de vos religieuses grandeurs.

Vous connaissez le passage de l'Evangile où il est dit qu'un jeune homme vint demander à Jésus ce qu'il fallait faire pour être admis dans le groupe de ses disciples. « Si tu veux être parfait, » lui répondit Jésus, « vends ce que tu possèdes, donnes en le produit aux pauvres, puis, viens et suis-moi. »

Pour devenir parfait, c'est-à-dire pour ressembler au Sauveur, pour reproduire sa sainteté, deux conditions sont donc requises : se détacher de ce que l'on aime, et s'attacher pleinement à Lui.

C'est ce qu'ont fait les apôtres, qui ont quitté leurs barques et leurs filets, leurs situations et leurs familles, et qui se sont mis à la suite de Jésus. C'est ce qu'ont fait, depuis des siècles jusqu'à ce jour, tant de nobles caractères, qui ont renoncé à tout ce qui peut séduire pour se vouer à son imitation et lui conquérir des âmes.

L'invitation : « Viens et suis-moi, » mes Sœurs, vous l'avez entendue à votre tour. En quelles circonstances ? C'est votre secret.

Toutefois, nous savons qu'un jour vous avez résolument opté pour Jésus ; que vous avez consenti pour Lui à maints renoncements, et que désormais votre idéal sera de Le suivre dans l'imitation de sa sainteté et dans son apostolat.

I. — *Suivez d'abord Jésus dans l'imitation de sa sainteté*

1. — Il est des biens précieux auxquels vous teniez par les fibres de votre être et que Jésus vous a demandé de quitter : les objets qui vous appartenaient, votre famille, l'espoir d'un foyer, votre indépendance. Vous possédiez quelques-uns de ces avantages qui forment ce que nous appelons « notre fortune, » grande ou petite ; ou du moins, vous aviez en propre des objets bien vôtres, précieux, sinon par leur composition, du moins par leur utilité, leur agrément, leurs souvenirs.

Jésus vous a dit : « Si vous voulez être parfaites, vendez-les ; » c'est-à-dire, laissez-les dans la maison paternelle, abandonnez-les, renoncez-y et suivez-moi dans ma pauvreté, dans mon dénuement de Bethléem, dans ma gêne de Nazareth, dans l'absolu désintéressement de ma vie apostolique. Je ne possédais plus rien en propre ; tout appartenait à la communauté de mes apôtres.

Par la pauvreté à laquelle vous allez vous vouer, mes Sœurs, par votre détachement de ce qui fait le bien-être et le confort de la vie, vous allez ressembler davantage à Jésus, vous allez le suivre dans sa pauvreté.

2. — Vous aviez l'inappréciable bienfait de jouir des sollicitudes d'un père, des tendresses d'une mère, de l'affection de frères et de sœurs.

Jésus vous a dit : « Si vous voulez être parfaites, dites-leur adieu et suivez-moi dans ma séparation d'avec la plus aimante et la plus aimée des mères, Marie. Je l'ai quittée, pour me livrer exclusivement aux affaires de mon Père. »

Cette séparation, mes Sœurs, est actuellement un fait accompli. Vous en avez mesuré le sacrifice et vous l'avez accepté. Votre cœur ne s'est point rétréci, votre affection filiale et fraternelle n'en a point été diminuée. Loin de là, votre cœur s'est dilaté ; il contiendra désormais, avec vos proches, les sœurs que vous donne votre nouvelle famille spirituelle, ainsi que les âmes que la Providence vous confiera. Votre cœur s'est élargi à la manière du cœur de Jésus, assez vaste pour aimer tous les hommes et pour les racheter tous et chacun au prix de son sang. En quittant vos proches, vous ressemblez davantage à Jésus quittant sa Mère, pour entreprendre sa divine mission.

3. — Vous jouissiez, mes Sœurs, non moins que vos compagnes de jeunesse, du fécond pouvoir de vous donner. Comme elles, il vous était loisible d'espérer le jour où le don de vous-mêmes s'associerait à un autre don, et où ces deux dons se confondraient pour la fondation d'un foyer.

Jésus vous a dit : « Si vous voulez être parfaites, réservez le don de vous-mêmes, n'appartenez à personne, ou plutôt, n'appartenez qu'à moi, pour vous consacrer pleinement au culte de mon Père et au bien des âmes. Que je sois l'unique compagnon de votre existence ! »

En renonçant à la fondation d'un foyer, mes Sœurs, vous ressemblez davantage à Jésus, vous le suivez dans sa divine virginité.

4. — Même après avoir renoncé à vos biens, même après avoir quitté vos parents, même après avoir voué votre cœur à Jésus, il vous restait encore un trésor : la liberté de disposer de vous-mêmes. Aller où l'on veut, faire ce qui agrée, être libre de ses décisions, ne dépendre que de soi, voilà le plus apprécié des avantages.

Or, Jésus vous a dit : « Si vous voulez être parfaites, suivez-moi dans mon obéissance à mon Père. Depuis le jour où spontanément, librement, je me suis incarné, jusqu'à l'heure de mon dernier soupir sur la croix, j'ai renoncé à mes goûts personnels, pour ne poursuivre que la réalisation du plan tracé par mon Père. Ma vie a été une obéissance perpétuellement renouvelée. J'ai dit : « Père, non pas ma volonté, mais la vôtre ! »

En renonçant à votre indépendance, mes Sœurs, en remettant à vos Supérieures la libre disposition de vous-mêmes, en vue des intérêts de Dieu et des âmes, en acceptant les postes qui vous seront assignés et en y exerçant les fonctions qui vous seront attribuées, vous ressemblerez à Jésus se conformant aux indications de la volonté de son Père ; vous le suivrez dans son obéissance.

Vous le suivrez en tout de très près, car, l'imiter dans son obéissance, dans sa chasteté, dans la séparation d'avec sa Mère, dans sa pauvreté, ce sera reproduire son idéale perfection, sa sainteté.

Or, le but capital de la vie religieuse n'est-il pas la recherche de la perfection ? L'état religieux n'est-il pas défini : un genre de vie organisé en vue de l'acquisition de la perfection évangélique ?

Essayez-vous donc, mes Sœurs, à reproduire la sainteté de Jésus, à penser comme lui, à juger comme lui, à voir dans les personnes et les événements ce qu'il y voyait, à vous animer de ses dispositions ; en un mot, à vous façonner une âme de Jésus.

II. — *Le Sauveur vous appelle à le suivre, non seulement dans l'imitation de sa sainteté, mais encore dans son apostolat et dans son rôle de Rédempteur*

1. — De même qu'il évangélisait les âmes partout où il les rencontrait, dans tous les milieux où il pénétrait, dans toutes les situations où il les trouvait, de même, vos constitutions, mes Sœurs, vous destinent a toutes les tâches que commandent les nouveaux besoins des sociétés, et elles vous y préparent : apostolat dans les garderies, les orphelinats, les ouvroirs, les patronages pour former les enfants et les jeunes filles à la vie chrétienne ; apostolat auprès des pauvres à secourir et des malades à soigner ; apostolat dans les fonctions de catéchistes, d'organistes, de gardiennes des églises. Vous êtes destinées à seconder le clergé, souvent à le précéder là où il n'accède que difficilement, parfois à le remplacer.

Dans une lettre qui accompagne vos constitutions, votre vénérable Fondateur écrit : « Vous êtes appelées aux travaux et aux récompenses des Apôtres et des Pasteurs, puisque, comme eux, vous êtes appelées à former les âmes à la vertu, et à établir le règne de Dieu et de sa religion dans les paroisses où vous serez envoyées. »

S'adonner ainsi aux soins des âmes, c'est suivre N.-S. Jésus-Christ dans son apostolat.

2. — Vous le suivrez aussi, mes Sœurs, dans son rôle de Rédempteur.

Pouvons-nous vraiment prétendre à être des rédempteurs, nous qui avons dû être rachetés ? N'est-ce pas amoindrir le rôle de notre divin Rédempteur ? — Nullement. Jésus n'a pas voulu se réserver l'intégralité de la fonction rédemptrice. Il s'en est réservé la part essentielle, incommunicable ; il en a laissé la part secondaire à des volontaires. A côté du divin Rédempteur, seul possible et indispensable, se placent, dans les desseins de Dieu, des rédempteurs inférieurs, bénévoles.

Nous connaissons un exemple suréminent d'association d'une créature à la fonction rédemptrice de Jésus : l'exemple de sa Mère, mêlant, sur le chemin du Calvaire et au pied de la Croix, ses souffrances à celles de son Fils, et méritant ainsi le titre de *Corédemptrice*. Exemple exceptionnel sans doute dans l'économie du salut, mais qui révèle bien l'efficacité rédemptrice du sacrifice amoureusement associé à celui de Jésus. C'est ce que S. Paul a appelé : « le complément de la Passion du Christ, » et S. Pierre : « le sacerdoce royal des fidèles. »

C'est votre sacerdoce à vous, mes Sœurs. C'est par là que vous suivrez Jésus dans son rôle de Rédempteur : comme lui, vous intercéderez ; comme lui, vous expierez ; comme lui, vous vous immolerez.

Vous suivrez Jésus dans son intercession. Regardez-le : partout et toujours il prie, tantôt dans la solitude de la montagne ou d'un jardin, tantôt sous les yeux de ses apôtres. Dans cette prière, il offre à Dieu l'hommage infini de ses adorations, de ses louanges, de ses actions de grâces, de ses réparations.

Or, par votre consécration, mes Sœurs, vous êtes dédiées à la prière. Sans doute, vous devez prier pour rendre à Dieu vos hommages person-

nels, pour votre sanctification ; mais aussi vous êtes appelées à prier à la place de ceux qui ne prient pas ; à adorer, à louer, à remercier à la place de ceux qui s'en désintéressent ; à intercéder en faveur des pécheurs ; à implorer pour tous les besoins des hommes.

Vous suivrez Jésus dans son expiation. Regardez-le encore : il jeûne, il se prive, il se mortifie, et par là, il assure la fécondité de son ministère apostolique.

Comme Jésus, mes Sœurs, vous expierez. En pratiquant la vie mortifiée imposée par votre consécration, en renonçant à ce qui fait le bien-être de l'existence, en vous privant de douceurs et de joies presque universellement recherchées, vous expierez dans votre être les jouissances, les plaisirs dans lesquels il en est tant qui s'abîment au mépris de Dieu.

Vous suivrez Jésus dans sa vie d'holocauste. Regardez-le toujours : il quitte sa gloire éternelle pour se réduire aux chétives proportions d'un être humain ; il obéit à Marie et à Joseph ; il travaille péniblement de ses mains ; il accepte les oppositions, les calomnies, les infidélités, la trahison ; il consomme son sacrifice dans les tourments. Bref, il rachète le monde dans l'humilité, l'obéissance, l'immolation.

C'est à ce rôle de victimes que vous êtes appelées, mes Sœurs. Vous vous retirez du commerce habituel des humains ; vous vivez dans l'ombre de vos communautés ; vous aliénez votre indépendance ; vous travaillez dans un absolu désintéressement ; vous vous exposez à l'incompréhension, à l'ingratitude, — qui sait ! à la persécution. — En cela, vous suivez Jésus dans son immolation.

Vous savez d'ailleurs que les théologiens voient dans l'état religieux où l'on s'engage par la profession et les vœux, une oblation et un holocauste.

C'est ce que confirment les paroles du Cérémonial de votre Profession. Avant de recevoir les novices, l'officiant leur dit : « La vie de la Congrégation est une vie de renoncements, de privations, de sacrifices et de souffrances, comme celle de Notre-Seigneur ; une vie de dévouement comme la sienne ; voulez-vous la Croix du Sauveur pour votre héritage sur la terre ? » Et les novices répondent : « Oui, mon Père. » Vous suivez donc bien Jésus dans sa vie rédemptrice.

* *

J'ai insisté, mes Sœurs, sur les renoncements que Jésus vous demande, sur les sacrifices qu'il propose à celles qui veulent bien le suivre ; bref, je vous ai montré « la voie royale de la croix ».

Mais vous avez conscience que vous n'allez pas au seul sacrifice, que vous allez à la joie, ou plutôt que vous allez à la joie par le sacrifice.

Vos dispositions et votre attitude ne sont pas celles de victimes résignées ; ce sont celles de rayonnantes fiancées qui attendent l'heure de l'union désirée.

« Voici que vient l'époux, » chante-t-on dans le Cérémonial, et vous répondez : « Nous suivons, nous suivons de tout cœur. »

Aux apôtres qui lui disaient : « Seigneur, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre. Qu'avons-nous à attendre de vous ? » Jésus répondit : « Le centuple et la vie éternelle. » Le centuple, c'est-à-dire le bonheur surabondant qu'apporte l'amour.

C'est que l'affaire de votre vocation religieuse, mes Sœurs, est affaire de réciprocité d'amour. Au point de départ, une avance d'amour de la part de Dieu ; puis, une réponse d'amour de votre part ; enfin, aujourd'hui, votre union avec Lui dans l'amour.

Dans le Cérémonial de la vêture, lorsque les novices prennent le saint habit, le chœur chante le répons que voici : « J'ai méprisé l'emprise du monde et de ses attraits, pour l'amour de N.-S. J.-C., que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru et à qui j'ai donné tout mon cœur. » Jésus vous a charmées, il vous a appelées, il vous a conquises : voilà l'explication de votre joie, mes Sœurs.

Sans doute, à ne considérer votre actuelle démarche que par le dehors, à ne juger que suivant les apparences, il semble que vous mouriez. Certes, vous mourez à quelque chose : vous mourez à l'égoïsme. Mais en mourant, vous brisez des entraves qui vous retenaient captives, vous vous libérez, vous prenez un royal essor : vous triomphez. C'est ce que S. François de Sales appelle : « une mort vitale », c'est-à-dire une mort qui rend vivant.

Vous êtes bien vivantes, mes Sœurs ; vous êtes parvenues à l'heure où vous vous sentez vivre en plénitude ; vous ne vivez plus que par l'âme ; vous ne touchez presque plus à la terre ; vous appartenez intégralement à Dieu, vous êtes tout près de Lui ; votre joie déborde.

Que des hauteurs où vous vous êtes élevées, les mérites de votre donation, de votre oblation, de votre transfiguration, retombent en grâces sur vos parents et vos proches, sur vos bienfaiteurs et vos amis, sur vos paroisses ! Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE SALUT PAR L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Au moment où l'adorable Victime renouvelle sur l'autel sa mystique immolation, l'Eglise met de préférence sur les lèvres de ses enfants cette louange : *O salutaris hostia!* Le même chant se fait entendre à l'instant où le prêtre ouvre la porte du tabernacle pour l'Exposition du Saint-Sacrement.

Ce n'est pas sans raison que ce mot revient aussi fréquemment sur les lèvres de l'Eglise ; il nous dit le rôle de l'Eucharistie dans l'économie du christianisme. Si elle n'est pas un sacrement de première nécessité, à la manière du Baptême et de la Pénitence, elle est cependant une condition de salut. Du moment que Notre-Seigneur, non content de nous donner sa grâce par six autres canaux, a voulu par celui-là se donner lui-

même à nous, les fidèles ne pouvaient être laissés libres d'en user ou de n'en user pas.

C'est cette vérité que je voudrais vous exposer en vous montrant dans la Sainte Hostie le salut des *individus* et de la *société*.

I. — *Salut des individus*

Le salut par la sainte Hostie ! Cet axiome s'applique d'abord à tout homme baptisé. Pour vivre de la vie divine à laquelle elle est appelée, l'âme a besoin d'une nourriture divine. Or Jésus, avec son propre corps, son sang, son âme, sa divinité, nous a préparé une nourriture supersubstantielle qu'il a condensée sous les espèces d'une petite hostie. Dans cette enveloppe si frêle, il a renfermé la vie et par conséquent le salut du monde.

Le pain ordinaire est transformé par nos éléments organiques en un sang riche qui régénère nos tissus et répare nos forces ; par l'assimilation, nous l'élevons à notre dignité humaine. La nutrition eucharistique se fait en sens inverse. Nous ne transformons pas le Christ en nous : ce serait l'abaisser ; il nous transforme en lui, selon le mot de S. Augustin : *Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me,* et par là il nous divinise.

Voilà, si j'ose ainsi parler, le mécanisme admirable de la sanctification du chrétien par l'Eucharistie; voilà comment la sainte Hostie est salutaire à l'âme.

Il suit de là que celui qui communie souvent et avec de bonnes dispositions trouve dans ce régime sacré une santé morale, une vigueur et une joie qui lui rendent légers les fardeaux de la vie et faciles ses devoirs. La tentation vient encore l'assaillir, mais il a plus de force pour la vaincre. Aucune passion mauvaise ne résiste au traitement eucharistique bien suivi. Le péché et le Dieu de l'Eucharistie ne peuvent cohabiter dans le même cœur ; il faut que l'un ou l'autre cède la place. Nous sommes la faiblesse, l'Eucharistie est la force.

D'où vient qu'il y a tant d'hommes qui, dans l'ordre moral, traînent une vie maladive et languissante ? Cela vient de la rareté de leurs communions, répond sans hésiter Pie X après d'autres.

Ainsi, d'après le Souverain Pontife, la perte de la foi et la corruption des mœurs, c'est-à dire en somme toutes nos défaillances morales, viennent de ce que l'on ne communie pas assez. Nous pouvons donc conclure : Hors de la communion, pas de salut. Nous n'entendons pas cette parole au sens strict de cette autre : « Hors de l'Eglise, pas de salut. » Mais je veux dire que hors de la communion, l'homme est si faible, qu'il lui est bien difficile de mener la vie chrétienne d'où dépend le salut.

Le général de Sonis exprimait ainsi cette pensée à un jeune officier : « En dehors de la Sainte Eucharistie, il n'y a que des alternatives de courage et de faiblesse. Je crois que la vraie force, la force indomptable est le partage du chrétien chez qui Jésus-Christ est en permanence. »

Il y a là un fait d'expérience constaté par tous les directeurs d'âmes.

« Mais ne suffit-il pas, dira-t-on, de faire ses Pâques ? » — Sans doute, c'est assez pour ne pas violer un précepte formel. Mais, ordinairement, ce n'est pas assez pour mener une vie chrétienne exempte de graves faiblesses. On se prive de grâces abondantes dont on aurait eu peut-être besoin pour résister à de fortes tentations. Il est navrant de voir tant de chrétiens ne s'approcher qu'une fois l'an du Festin sacré, à la hâte, comme s'ils faisaient une grande grâce à l'Hôte divin qui tient cependant pour eux table ouverte toute l'année.

Dans l'ordre naturel, quand l'homme n'a pas de pain, il travaille. S'il ne peut travailler, il tend la main. Si le pain ne vient pas, il poursuit les passants de ses sollicitations. Si on l'éconduit encore, il se plaint ou se révolte. Pourquoi l'homme n'a-t-il pas la même faim du pain de l'âme ? Pourquoi ne va-t-il pas le chercher là où il est ? Pourquoi préfère-t-il errer par tous les chemins de la douleur et du péché, anémié, famélique et sans crier comme le prodigue : « Je meurs de faim ! » (Luc, xv, 17).

II. — *Salut de la société*

L'Eucharistie est aussi le salut de la société.

Nous vivons à une époque troublée, où tout cœur chrétien est en proie à l'inquiétude. Nous tremblons pour l'Eglise qui, si elle ne peut périr, peut être garrottée et entravée dans son œuvre du salut des âmes. Nous tremblons pour la société, pour la patrie, que les ennemis du Christ et de l'ordre ont juré d'anéantir.

Qui les sauvera ? L'Eucharistie.

Rappelez-vous ce qu'était la petite société issue du Cénacle de Jérusalem. Les hommes étaient unis par des liens d'affection fraternelle ; ils réalisaient le vœu que Jésus avait exprimé à la Cène : « Qu'ils soient un ! » (Jo., xvii, 21). L'égalité régnait : patriciens, plébéiens, esclaves, prenaient part ensemble aux mêmes agapes. Le partage des biens, utopie partout ailleurs, était une réalité, parce que l'esprit de sacrifice le rendait possible. Et la source de cette admirable unité n'était autre que la communion : *Unum corpus multi sumus qui de uno pane participamus,* s'écriait l'Apôtre (I Cor., x, 17).

L'Eucharistie prêche, en effet, la paix et la fraternité aux peuples. Elle empêche ou elle éteint les divisions sociales. J'ai lu quelque part qu'un jour, dans la ville de Gand, les habitants étaient sur le point d'en venir aux mains sur une des places, quand une clochette retentit. Un prêtre, pour conjurer le massacre, avait été prendre le Saint Sacrement et il s'avançait l'ostensoir en mains. A cette vue, les adversaires tombent à genoux, puis se jetant dans les bras les uns des autres, se donnent le baiser de paix.

Ah ! m. f., si l'adorable Hostie simplement aperçue a sur les hommes cette puissance d'apaisement, que ne fera-t-elle pas reçue par eux ?

Comment oserait on frapper un frère en qui, des yeux de la foi, on voit resplendir, comme à travers un cristal, le Dieu auquel il vient de communier et que l'on porte soi-même dans son cœur ?

La société est aujourd'hui divisée comme l'était autrefois la ville de Gand. Si, comme en celle-ci, on croyait de part et d'autre à l'adorable Sacrement et si on le recevait, les deux camps ennemis arriveraient à se réconcilier. Le zèle des pasteurs et des fidèles doit se porter à amener au Dieu-Hostie les indifférents et les incroyants, afin de hâter le jour de la réconciliation sociale.

Il avait bien raison le curé de Notre-Dame des Victoires, M. Desgenettes, quand il disait aux hommes d'Etat et aux économistes qui, en 1848, lui avaient demandé un remède social : « Messieurs, communiez et faites communier tous les huit jours. »

Certes, je ne veux pas dire que cette sainte pratique suffirait à elle seule pour résoudre la question sociale et sauver le monde. Je sais bien que les moyens économiques sont nécessaires. Je sais que si les catholiques n'ajoutent pas l'action à la prière, ils ne réussiront pas. Mais j'estime que c'est l'Eucharistie fréquemment reçue qui les incitera efficacement à remplir leurs devoirs sociaux. Elle ne laisse pas le chrétien s'endormir négligemment ; elle l'aiguillonne, elle lui reprocherait sa vie désœuvrée et son égoïsme, elle lui prêche le dévouement et l'action.

Voilà comment elle ramènerait la paix et l'ordre dans la société. En dehors d'elle, les réformes humaines sont impuissantes, parce qu'elles ne s'attaquent pas sérieusement à la racine du mal, à l'égoïsme de certains riches et à l'envie des pauvres. En dehors d'elle, il n'y a donc pas de salut social.

Il est un sentiment auquel le monde contemporain s'ouvre plus qu'en n'importe quel temps : c'est celui d'une grande justice dans les rapports sociaux, d'un partage plus équitable des biens, du rapprochement des peuples. Les incrédules ne voient là que le résultat naturel des forces innées de l'humanité; ce progrès se serait accompli tout seul, fatalement, en vertu de ce qu'on appelle une évolution dans les idées ou de la civilisation.

Mais cette civilisation, à qui en a-t-on emprunté l'essence, sinon à l'Eglise, et, dans l'Eglise, qui est-ce qui y a le plus contribué, si ce n'est la fraternité qui s'établit d'homme à homme, de peuple à peuple, par la foi aux mêmes vérités, par l'espérance des mêmes biens spirituels, par l'observance des mêmes préceptes et surtout par la participation à la même Table eucharistique ? Là les distances sont supprimées, les distinctions s'effacent, les classes se confondent, les esprits et les cœurs fusionnent dans l'amour et la possession du même Dieu.

Ah ! si ceux qui se disent les amis du peuple, si les apôtres de la fraternité universelle étaient sincèrement désireux de réaliser leur idéal, s'ils n'étaient pas aveuglés par la passion, comme ils devraient voir dans la religion leur plus puissant auxiliaire, et dans l'Eucharistie le moyen vraiment efficace de l'union rêvée par eux !

Daigne le Dieu-Hostie projeter sur eux les rayons de sa divine lumière, afin qu'ils comprennent d'où peut venir le salut de la société et qu'ils encouragent les hommes et les peuples à l'y chercher ! Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXXVII

SAINTE MARIE-MADELEINE

I

Plusieurs femmes sont désignées dans l'Evangile sous le nom de Marie. L'épithète de « Madeleine » attribuée à celle dont nous allons nous entretenir, pour la différencier d'avec les autres, vient du lieu où elle avait passé sa jeunesse : Magdala. Cette cité n'est plus aujourd'hui qu'un hameau infime appelé Migdal et situé en Galilée. L'expression « Marie de Magdala » s'est transformée en « Marie la Magdaléenne », d'où une déformation linguistique très normale a tiré « Marie-Madeleine. »

A vrai dire, les premières années de la sainte n'avaient pas été édifiantes. Sa conduite, plus que légère, lui avait attiré la mésestime de tous ceux qui la connaissaient. On rapprochait notamment son nom de celui d'un jeune officier des troupes romaines qui se trouvait en garnison dans le pays et aurait pu y employer plus dignement ses loisirs. Elle avait eu encore d'autres liaisons, sur lesquelles il n'est pas utile d'insister ; si bien que tout le monde se détournait d'elle avec mépris. Peut-être, aux regards de Dieu, jouissait-elle de quelques circonstances atténuantes, car S. Luc nous apprend qu'elle avait été possédée et que sept démons étaient sortis d'elle. Parmi eux, n'y avait-il pas le démon de l'impureté que des textes très anciens désignent sous le nom d'Asmodée ? Cette hypothèse néanmoins n'équivaut pas à une excuse, car, si Madeleine avait agi uniquement sous l'impulsion démoniaque, elle n'eût pu être considérée comme responsable, tandis que le même S. Luc l'accuse formellement par l'expression dont il se sert pour la présenter à ses lecteurs : « une femme qui était pécheresse dans la ville. » Etant donné que les auteurs inspirés ne pouvaient commettre d'erreur, grâce précisément à l'assistance infaillible de l'Esprit-Saint, force est bien de convenir que Marie était, au moins en certaines occasions, réellement coupable.

Elle l'a d'ailleurs reconnu elle-même par l'héroïsme de sa pénitence. En effet, si elle avait eu conscience d'avoir été poussée, contre son gré, par une force préternaturelle et mauvaise, elle n'aurait pas eu besoin d'expier comme elle l'a fait des actes purement extérieurs où sa volonté n'aurait point eu de part. C'est donc bien parce qu'elle savait qu'elle avait consenti librement au mal,

qu'elle se jugea, à bon droit, tenue à une réparation à l'égard du Seigneur outragé.

Sa conduite était d'autant plus blâmable qu'elle était absolument publique. Beaucoup de gens ont des faiblesses, hélas ! et même trop nombreuses. Mais la plupart du temps ils les enveloppent de mystère, avec le plus grand soin possible. Quand même cette attitude ne serait dictée que par le désir humain de sauvegarder leur honneur devant le reste des hommes, elle aurait au moins l'avantage d'éviter le mauvais exemple et ses effets funestes sur le prochain. Mais la jeune Marie n'avait pas encore de tels scrupules. Elle agissait à sa fantaisie, suivant les folies de ses caprices changeants, et tout le reste lui importa d'abord peu. Les scandales donnés par elle alimentaient la chronique de la ville, et il fallait vraiment qu'elle fût bien audacieuse, car cette publicité l'exposait à de réels périls. Les lois hébraïques, en effet, n'étaient pas plus tendres que l'opinion à l'égard des personnes dont la vie était mauvaise. Elles prévoyaient des peines sévères qui, lorsque le délit se compliquait d'adultère, allaient jusqu'à la condamnation à mort par lapidation. Mais quand la crainte de Dieu n'arrête pas un criminel, la peur des hommes est encore bien plus inefficace. Tandis que la justice du ciel est inévitable, on pense toujours échapper à la vindicte des Codes terrestres ; on se persuade que l'on sera toujours assez heureux ou assez adroit pour s'esquiver d'un mauvais pas. Et c'est cette impression, fausse, mais très générale, qui — soit dit en passant — constitue l'une des principales défectuosités qui rendent les morales laïques absolument inopérantes.

Madeleine vivait donc au jour le jour, et cela sans doute dès sa première jeunesse à cause de la précocité surprenante des jeunes filles de l'Orient. Il va sans dire qu'elle n'était pas mariée. Après tout ce que l'on savait d'elle, quel jeune homme sérieux aurait voulu la conduire dans sa demeure ? Elle semblait donc vouée à une existence qui, fastueuse d'abord et facile, devait se terminer fatalement dans la honte et la misère.

II

Mais la grâce miséricordieuse de Dieu veillait. Marie commençait-elle à éprouver, de temps à autre, une certaine lassitude de ses désordres qui l'aurait acheminée vers le remords ? Ou se sentit-elle frappée comme d'un coup de foudre lorsque, pour la première fois, elle se trouva en présence de Notre-Seigneur ? Toujours est-il qu'elle eut le très grand mérite de ne pas laisser passer l'heure où la bienveillance du ciel l'appelait au repentir et au pardon. Elle sentit que l'occasion surnaturelle qui s'offrait à elle ne se représenterait peut-être jamais plus, et elle la saisit avidement.

Un pharisien de sa bourgade avait invité Jésus à dîner chez lui. Cela peut sembler extraordinaire, de prime abord, étant donné ce que nous savons de l'hostilité des pharisiens à l'égard du Christ. Mais il ne faut pas en conclure pourtant que celui-ci tendait un piège à son hôte. Dans cette secte comme dans toutes, il y avait quelques âmes de bonne foi, égarées parmi un grand nombre de fourbes, et qui cherchaient à s'éclairer loyalement. On verra d'ailleurs que le pharisien dont il s'agit ne se mit point en frais, même de politesse, à l'égard de celui qu'il recevait sous son toit.

Le Messie était déjà à table, lorsque Marie accourut. Elle venait d'apprendre son arrivée et, bouleversée de la façon la plus sainte, elle se précipitait au-devant de l'Agneau qui effaçait les péchés du monde. Si la scène s'était passée dans une de nos salles à manger européennes, elle eût été considérablement abrégée, car les domestiques auraient rapidement mis l'intruse à la porte. Mais, en Palestine, il n'en allait pas de même. Actuellement encore, n'importe qui pénètre très librement chez un voisin, même sans y avoir été engagé, et cette coutume était, certainement, bien plus vigoureuse à cette époque de familiarité fort simple. Toutefois, empressons-nous de reconnaître que, dans le cas présent, il fallait un véritable courage à la sainte pour s'introduire ainsi dans la maison, car, à cause de sa renommée fâcheuse, elle risquait de recevoir mauvais accueil.

Rien, pourtant, ne put l'arrêter. Bien plus, elle accomplit un geste étonnant. Elle avait apporté l'un de ses vases de parfums les plus précieux et le brisa sur la tête du Maître, en signe d'hommage. Ceci demande quelques explications. Les petits flacons de cristal, montés en or, de nos élégantes étaient encore totalement inconnus. Les aromates suaves étaient conservés dans des urnes d'argile ou (quand il s'agissait de parfums plus rares) de marbre ou d'albâtre. Afin d'éviter l'évaporation, on avait soin de souder au vase un couvercle de même matière, à l'aide d'une sorte de mastic. De sorte que, lorsqu'on voulait se servir du parfum, il était nécessaire de casser l'amphore pour recueillir le liquide qu'elle contenait. Du moment que l'urne de Madeleine était d'albâtre, on doit conclure que son contenu avait une grosse valeur, représentait même une fortune, car les coquettes ne regardaient pas à la dépense pour satisfaire leurs goûts et la recherche des objets de haut luxe était poussée à un point dont nous ne savons plus nous faire une idée.

Ce fut, d'ailleurs, l'opinion du pharisien. Tandis que la femme s'humiliait aux pieds du Sauveur, les baignait de ses larmes, les parfumait de son beaume et poussait l'esprit de soumission jusqu'à les essuyer avec ses cheveux, à la manière des esclaves romaines, le maître du logis s'indignait d'une profusion pareille et en arrivait à formuler des jugements plus que téméraires. Le fait que Jésus permettait à cette malheureuse de l'approcher ainsi, lui faisait douter de la mission divine du Christ, car il pensait que, si son hôte avait été prophète, il aurait connu l'indignité de la pécheresse et l'aurait outrageusement chassée. Sur le premier point, son raisonnement était exact ; le Christ savait tout le mal commis par